

LE TEMPS

scène Lundi 18 juin 2012

Jules Verne, un bon filon

Par M.-P. G.

Des «Indes noires» plus dynamiques que féeriques

«Ici, pas de neige, ni de pluie. Je vous laisse le froid et la glace. Ici, il fait toujours beau!» Dans *Les Indes noires*, roman de 1877 de Jules Verne, Madge Ford plébiscite sa vie dans la mine d'Aberfoyle en Ecosse où Simon, son mari, a décidé de rester malgré l'épuisement de tous les filons. Un texte idéal pour réinvestir les mines désaffectées de la Presta dans le Val-de-Travers où, là aussi, l'asphalte s'est tari dans les années 1980.

Le spectacle du Théâtre de la Poudrière? Une suite de tableaux le long d'un circuit dans les galeries où marionnettes et effets visuels s'allient pour évoquer la mine, ses superstitions et sa folie. A la mise en scène, Yves Baudin multiplie les variétés de techniques et d'échelles, exploitant les atouts de cet écrin naturel. La troupe de la Poudrière ménage des moments de suspense plutôt relevés. Le spectacle, plus dynamique que féérique, est scandé par un guide-narrateur que l'on suit de près de peur de s'égarer dans les profondeurs.

Il fait froid et humide dans la mine, il faut donc bien s'habiller pour assister aux tribulations de la famille Ford, et cela même si l'affreux Silfax pourrait bien mettre le feu au filon de charbon.

Les Indes noires, mines d'asphalte de la Presta, Val-de-Travers, jusqu'au 14 juillet, 032 724 65 19, www.theatre-poudriere.ch

LE TEMPS © 2012 Le Temps SA

Scène Lundi 18 juin 2012

«Indes noires» et détournement de mineur

Par Marie-Pierre Genecand LA Presta, Val-de-Travers

Le Théâtre de la Poudrière crée un spectacle de marionnettes dans les mines désaffectées de la Presta dans le Val-de-Travers. Ancien chef d'exploitation, Charles Stempert raconte son quotidien en sous-sol

D'abord, c'est le froid qui surprend, un froid humide, glaçant. Et puis l'obscurité, cette nuit qui saisit à la gorge. Drôle de plongée pour un été. Mais bientôt, les éclairages révèlent une roche tourmentée, des cavités secrètes, des galeries qui creusent le calcaire. Et le mystère des lieux opère. Au fil des Indes noires, spectacle itinérant inspiré de Jules Verne, le théâtre de marionnettes de la Poudrière invite le public à sillonner les mines de la Presta, gisement d'asphalte qui a marqué la vie du Val-de-Travers pendant trois cents ans. Un voyage dans la roche et dans le temps que l'on a accompli avec un spectateur particulier, un initié: Charles Stempert, chef d'exploitation des lieux pendant vingt ans. Une cinquantaine d'employés à son arrivée, en 1966, sept à la fin, en 1986, lorsque les mines ont fermé. Mélodies en sous-sol.

D'entrée, dénoncer une idée reçue. Un mineur n'est pas forcément un grand gars rougeaud qui vous tape dans le dos et lance trois-quatre blagues corsées en buvant tout autre chose que de l'eau. Ce peut être un monsieur distingué qui utilise un vocabulaire sophistiqué et raconte avec force détails techniques la vie du quotidien minier. La preuve avec Charles Stempert, la septantaine racée, quelque part entre Clint Eastwood et un lord anglais. Formé à l'école des mines de Chanville, en Lorraine, le technocrate français ne reflète bien sûr pas la norme. «Quand je suis arrivé en Suisse, j'ai été surpris de voir qu'aucun de mes employés n'avait suivi d'apprentissage. Contrairement au nord de la France, les mineurs d'ici se formaient sur le tas. Avec l'expérience, ils se spécialisaient selon leur capacité, le but étant de devenir mineur d'abattage.»

Mineur d'abattage? C'est l'ouvrier qui pose la charge explosive, qui tire la mine. C'est ainsi: la mine définit aussi bien l'exploitation que l'élément détonant qui la troue de partout. Un peu comme les galeries creusées pour excaver l'asphalte, ce précieux mélange de bitume et de calcaire utilisé pour garantir l'étanchéité des ponts et des terrasses. La Presta compte une centaine de kilomètres de galeries sillonnant la roche, mais beaucoup se croisent et se recroisent au cœur de ce circuit fermé. La mine a ce côté clos d'un espace qui fonctionne sur lui-même.

Enfermement, sclérose. La sensation s'impose d'ailleurs lorsque l'on passe deux heures dans ce labyrinthe glacé. Charles Stempert sourit. «Moi je me sens bien dans les entrailles de la terre. Mon père et mon grand-père étaient déjà mineurs et je n'ai jamais craint de descendre bas, très bas.» Jusqu'à 60 mètres si nécessaire, profondeur maximale de la Presta. Et la mort, cette compagne des mineurs évoqués par Zola? «C'est une réalité. J'ai vu mon premier mort à 17 ans, trois semaines après mes débuts dans la mine, en Lorraine. Il avait été pris dans un éboulement, mais seulement au niveau du corps, car le visage était intact, très calme. Le danger fait partie du métier, ça ne m'a pas ébranlé.»

La faucheuse a aussi frappé les mines de la Presta. Ce jour-là, Charles Stempert avait congé. Par erreur, deux mineurs ont emprunté un passage étroit et en pente qui avait pourtant été condamné. Ils

ont connu une mort douce, liée au manque d'oxygène. «Quand l'oxygène descend au-dessous de 16%, on s'endort inexorablement, pas moyen de lutter», explique-t-il avec déjà plus d'émotion. «Je n'aime pas me remémorer cet épisode tragique.»

En revanche, Charles Stempert adore évoquer le quotidien de la mine. Le boisage, les étais pour soutenir les galeries, les chevaux qui transportaient les blocs jusqu'aux wagons, le forage ou encore l'ancrage qui correspond à une sorte de boulonnage de la paroi pour la consolider. Sans oublier les fêtes de la Sainte-Barbe, protectrice des mineurs.

Il aime aussi se souvenir de cette solidarité des profondeurs. «La mine, c'était un monde spécial. Une fois dedans, on se tenait les coudes, car les risques étaient grands.» Et le manque de lumière? Et le froid humide? «L'été, les gars avaient un peu de peine à quitter le soleil, c'est vrai. Mais l'hiver, avec les huit degrés constants, la mine était presque une aubaine!» Drôle d'aubaine... Mais rien n'est comme ailleurs dans la mine.

LE TEMPS © 2012 Le Temps SA

